

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 14

Artikel: Centenaire Eugène Rambert
Autor: Vautier, Ed.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223180>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



d'après F. Roux

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne *
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

CENTENAIRE EUGÈNE RAMBERT

Eugène Rambert.

Sommaire biographique.

La biographie d'Eugène Rambert, à la mémoire duquel ce numéro sera consacré en hommage reconnaissant, peut se résumer en quelques lignes. Descendant d'une vieille famille de Montreux, il naquit le 6 avril 1830, à Sales sur Clarens. Son grand-père était vigneron ; son père, instituteur, s'établit ensuite à Lausanne où Eugène, écolier précoce, suivit le collège classique. Des raisons de santé l'obligèrent pourtant à de longs séjours à Rossinières où il prit un contact direct avec les Alpes.

Après des études de théologie qu'il fit à la Faculté de l'Eglise libre, sans d'ailleurs avoir l'intention de pratiquer le ministère, il séjourna quelque temps à Paris où tout son effort se tourna du côté des lettres.

A vingt-cinq ans, réalisant son ambition secrète, le voilà professeur de littérature française à l'Académie de Lausanne. Cinq ans plus tard, il acceptera, pour la même chaire, un appel de l'Ecole polytechnique, à Zurich. De cette ville, où il resta plus de vingt ans, sont datées la plupart de ses publications. Avec de sérieux avantages matériels et plus de loisirs pour ses travaux personnels, il y trouvait pour sa pensée plus de liberté qu'à Lausanne, demeurée très petite ville et où de braves gens mettaient à contrôler les opinions d'autrui un zèle indiscret et souvent aveugle.

Pourtant, lorsqu'en 1881, en un temps où d'ailleurs les idées s'étaient élargies et où sa propre autorité était bien établie, on lui offrit à nouveau à Lausanne la chaire de littérature, il ne résista pas à l'attraction du vieux Léman qu'avaient chanté ses vers :

*Quand on est né sur ce rivage,
Sur ce rivage on veut mourir.*

Il mourut, hélas ! en pleine force encore, le 21 novembre 1886, à l'âge de 56 ans, et tout préoccupé des multiples travaux qu'il se proposait d'entreprendre.

Vie toute simple, toute unie, qu'éclairèrent les joies du foyer et de l'amitié, qui connut aussi les jours de l'épreuve et du deuil et qui fut en tout temps droite, laborieuse, inspirée par un sentiment très profond du devoir. Un ami de Rambert, le pasteur Jaccard, de Zurich, put la résumer dans ces mots : « Un constant et sérieux service ».

Eugène Rambert et les Alpes suisses.

Eugène Rambert: un nom qu'aux jours de son enfance tout le monde, au canton de Vaud, répétait fréquemment et avec déférence. Quand paraissait la *Revue bleue* de M. Tallichet, c'était ce nom que l'on cherchait d'abord dans le sommaire car, de Bex à Coppet, de Lausanne à Avenches, Rambert était tenu pour notre écrivain national.

Le pays devait à sa prose cet accueil empressé, qu'il eût pu solliciter d'un public bien plus étendu. La *Revue des Deux Mondes* se montrait disposée à lui ouvrir ses portes, et déjà avait publié son « Voyage du glacier ». S'il renonça à y

collaborer, c'est qu'il eût fallu, disait-il, « y traiter des sujets suisses dans un esprit aussi peu suisse que possible ». Aux succès extérieurs auxquels il était en droit d'aspirer, il préféra la liberté de parler, de juger dans cet esprit suisse dont son œuvre sera imprégnée en effet. Il bornera son ambition — si c'est la limiter — à être l'interprète éclairé et fidèle de son pays, à nous révéler à nous-mêmes ce que nous sommes et ce que nous pouvons devenir.

Juste Olivier l'avait entrepris avant lui, mais pour le seul canton de Vaud, et avec un lyrisme que Rambert n'imita point. Il est intéressant de constater pourtant certain parallélisme dans l'inspiration générale de deux auteurs si différents et qui, d'ailleurs, se comprenaient si bien. Comme Olivier s'est fait le chantre de la petite patrie vaudoise, Rambert, lui, mettra son effort à faire mieux connaître et à mieux faire aimer, pour le faire aussi mieux servir, notre plus grande patrie suisse.

N'allez point pour cela le prendre pour un centralisateur qui voudrait effacer les frontières de nos cantons et couler dans le même moule tous les Confédérés. Ce qui, dans la vie de la Suisse,

l'intéresse si fort, n'est-ce pas justement cette extrême variété et ce miracle de l'histoire et de volontés concordantes qui, de tant de types divers, ont fait un solide assemblage ? Que, par là-même, nous soyons condamnés à la tolérance, à de perpétuels efforts de compréhension réciproque, ce sera précisément la noblesse de notre rôle — un rôle qui demande à être bien joué.

Si nous célébrons, par ailleurs, nos institutions démocratiques, qui ont leurs dangers très réels et peuvent aisément se faire tyranniques, nous nous devons à nous-mêmes et nous devons au monde d'en prouver la vertu et de montrer qu'on peut, dans la démocratie, réaliser la liberté.

Ces remarques préliminaires suffisent à situer d'emblée sur son véritable terrain l'œuvre de notre auteur. Il ne sera jamais l'écrivain qui raconte de petites histoires pour distraire un moment quelques lecteurs oisifs, mais toujours il entend vous conduire à l'école et ne pas vous lâcher qu'il ne vous ait forcés, non pas à réciter une leçon apprise, mais à vous poser des questions, à serrer de plus près les choses, à ne pas vous payer de mots. Seulement, quelle belle école que celle où il s'applique ainsi à faire ou à parfaire l'édu-



cation civique de ses concitoyens ! Une école en plein air, où l'on franchit les cols, où l'on gravit les cimes, où l'on voit à ses yeux, dans sa réalité vivante, se dessiner tout le pays, se reconstituer son histoire dans le passé et s'évoquer aussi ses destinées futures.

Et nous voici entrés, tout naturellement, dans le cadre des « Alpes suisses » qui ne constituent pas toute l'œuvre de Rambert, mais qui en sont bien le massif central en même temps que le plus accessible à tous. Nombre d'articles et de livres qu'il publia sous des titres indépendants s'y laissent rattacher comme autant de chaînons.

Au cours de randonnées que, de Zurich, il faisait dans les montagnes de la Suisse primitive, il avait glané çà et là le sujet de quelques articles, au hasard des rencontres. Rien encore de systématique. Puis la vision se précisa. Emmerveillé des horizons qu'ouvrait à la pensée le moindre incident de la route, Rambert comprit qu'à parler de ces Alpes, dont il n'avait voulu d'abord que croquer au passage quelques aspects, on touchait à l'histoire du pays tout entier. N'est-il pas, en effet, jusque dans ses plaines, sous l'influence immédiate et profonde de la montagne ? Son relief, ses conditions climatiques et économiques, son histoire politique, ses arts et sa littérature ne se comprennent bien que du haut de ces belvédères d'où l'on voit les torrents, sillonnant les vallées qu'a creusées leur effort, descendre vers les villes qu'ils relient aux sommets.

Alors, pourquoi ne pas tenter, de cette position centrale, de décrire tout le pays, dans son cadre et dans toutes ses manifestations, de la vie inconsciente du glacier à l'activité créatrice des hommes et aux œuvres de leur esprit ?

Vaste entreprise, et pour laquelle il faudrait avoir devant soi une longue existence. Mort à 56 ans, Rambert n'en a pas moins laissé un tableau où sans doute bien des traits ne sont qu'esquissés, mais où les grandes lignes dessinent déjà un ensemble d'une singulière richesse et d'une probité parfaite.

Nous entendons par probité ce souci constant qu'a Rambert de n'apporter à ses lecteurs que des affirmations appuyées sur d'exactes et patientes observations, et contrôlées par le travail d'une réflexion sans parti-pris. « Les yeux ouverts et le cœur droit », disait-il dans ses vers. Regarder, c'est pour lui la source d'une inspiration toujours renouvelée ; en regardant, on découvre, dans la nature et chez les hommes, une variété d'aspects qui, décrits avec vérité, ne se répèteront jamais. On pourrait ici renvoyer à ses *Oiseaux dans la nature*. Tout le monde est capable d'écrire honnêtement quelques pages sur les oiseaux, mais soixante portraits d'oiseaux, tous trop bien caractérisés pour qu'il y ait jamais de confusion possible, cela, c'est le triomphe de l'observation perspicace... capable, par surcroît, de dégager de ses observations des rapports imprévus et de fines remarques. Voyez encore cette « Marmotte au collier » dont se délectent les juges délicats. Que de lunes qui se succèdent sur les hauts pâturages ! — Le calendrier des marmottes s'établit, comme on sait, par lunes. — Mais, d'une année à l'autre, tout est renouvelé par la variété de détails justement notés. Tout ce récit, où la fantaisie de l'imagination drapait une pensée philosophique, se poursuit dans un décor toujours changeant et toujours vrai.

Si l'on faisait ici de la critique littéraire, on louerait encore bien des choses dans la manière de Rambert, toujours préoccupé de clarté et de précision et, sinon d'élégance, au moins de correction. Qu'avec cela il ait eu comme un autre les défauts de ses qualités, qu'un peu de lourdeur ait été souvent la rançon de sa solidité, que ses points sur les *i* aient été parfois appuyés plus qu'il n'était besoin, que son amour du naturel ait pu lui faire méconnaître tout le charme qu'un art discret peut ajouter au style, ce n'est pas dans ce bref article qu'on en peut dissenter. On n'y pourrait pas davantage traiter de la pensée philosophique et religieuse de Rambert, malgré tout l'intérêt qu'il prit aux questions de cet ordre, souvent abordées dans son œuvre.

Nous voudrions plutôt donner comme un fil

conducteur qui pût aider, non pas les vieux fidèles, mais ceux auxquels notre auteur n'est pas familier, à bien orienter leur lecture des « Alpes Suisses », dont il convient de prendre la deuxième édition, posthume, où les morceaux sont groupés par ordre de matière. Nous ne ferons en cela que redire ce que lui-même a pris soin d'indiquer dans un avant-propos, mais les répétitions ont quelquefois leur raison d'être.

Le programme d'ensemble étant donc de décrire à la fois le décor et la vie du pays, en fonction de l'Alpe, il faudra commencer par nous montrer le cadre, par nous mener sur les sommets d'où l'on voit à ses pieds les lacs, les torrents, les vallées, Des descriptions !... ce sont souvent, dans les livres qu'on lit, des pages que l'on saute. Mais Rambert y sait mettre des choses imprévues et qui retiennent l'attention. Il fait vivre ses paysages. Vous avez devant vous la montagne, immobile, éternelle... Immobile ! éternelle ! Allons donc ! On va vous y montrer mille forces à l'œuvre. Quelques cailloux qui se détachent sous les pieds d'un grimpeur, voilà la pensée de Rambert mise en branle comme eux : et c'est toute l'histoire du travail de désagrégation qui, lentement, inlassablement, ronge les cimes les plus fières, vouées à n'être plus, un jour, que le limon fertilisant des plaines.

Ailleurs, au lieu de le descendre, on remonte le cours des âges. On accompagne, par exemple, à Salanfe le premier chasseur qui jamais s'y soit aventuré, puis les pâtres qui, en tremblant, y amenèrent leur bétail sans trop savoir ce que pourraient en penser les génies du lieu. — Ah ! foin des descriptions qui ne sont que nomenclatures ou qu'accumulation d'adjectifs au superlatif, mais c'est tout autrement que Rambert entend son affaire.

La mention de Salanfe, pâturage fleuri, a pu nous rappeler que tout n'est pas, dans la montagne, amas de glace et rocs déserts. Des forêts de la base aux maigres lichens du sommet, s'étend toute la flore alpestre, dont on va nous parler avec prédilection, en botaniste et en poète. C'est, pour l'art et pour la science, un merveilleux point de rencontre que la corolle d'une fleur ! De ces plantes qu'il analyse et dont il sait les noms latins, Rambert fait aussi respirer l'arôme ; leurs couleurs éclairent sa prose ; il a, pour deviner les luttes, les tristesses, les joies de leur vie quelquefois si frêle, les intuitions de l'amour.

S'il n'a pas consacré à la faune des Alpes une étude systématique, pour laquelle il renvoie, avec bien des réserves, à celle de Tschudi, il ne s'est pas, pourtant, refusé le plaisir de pénétrer assez avant dans la psychologie des chèvres, qu'il comparera même à celle des chamois. Les vaches de Gruyère et les combats de leurs sultans ont place dans ses vers, où certain couple d'écureuils gambade allègrement. Les oiseaux, les marmottes ont la part que l'on sait, sans rien dire de tous les habitants de l'Alpe dont la marmotte philosophe griffonne les noms sur ses tablettes et apprécie le caractère. Dans le tout petit peuple, les fourmis ont été l'objet d'articles étendus, inspirés par les travaux de Forel et qui se laisseraient, comme le livre des oiseaux, rattacher au groupe central.

Les plantes et les animaux feraient-ils oublier les hommes ? Le « Chevrier de Praz de Fort » est plus intéressant encore que ses chèvres. A vivre dans ce grand silence et cette solitude des derniers pâturages, où les vaches ne montent pas, il finit par perdre tout sens de la vie sociale et toujours plus s'identifie à cette nature sauvage à laquelle, un moment, une influence féminine a pu la dispenser.

C'est là un cas extrême, et nous rencontrerons des pâtres sinon toujours loquaces au moins plus sociables. Rambert nous en dira la vie et les laibears avec beaucoup de sympathie, mais sans jamais tomber dans l'idylle de convention. Ailleurs apparaîtront des figures de guides, de chasseurs, d'aubergistes, de flotteurs et de bateliers ; et ce sera aussi la famille de montagnards et sa bibliothèque, où la pile des *Messagers boiteux* représente le transitoire, la grosse Bible, l'éternel.

Et puis, dans la montagne, on voit encore ces gens des plaines qui s'en viennent la visiter, et y

chercher peut-être de fécondes inspirations : des alpinistes, des savants, des prosateurs et des poètes, et des peintres comme Calame. Autant de sujets pour Rambert qui ne rate pas Tartarin, qui nous dit la genèse du Guillaume Tell, de Schiller et qui, assurément, reste tout près des Alpes quand il nous parle des poètes Durand et Monneron et surtout de Juste Olivier, qu'il a si bien compris et si bien commenté. Quant à Vinet, c'est sur d'autres sommets que sur ceux de nos Alpes que nous mène son biographe.

Epris d'indépendance, le montagnard, en général, est individualiste. Mais les nécessités des luttes qu'il lui faut soutenir, contre la nature ou contre l'oppression des hommes, entraînent des groupements, des alliances auxquelles notre nation a dû ses origines. Comment le pacte qui ne lia d'abord que quelques peuplades alpestres aux intérêts pareils s'est étendu ensuite aux régions de plaine et aux villes, quels problèmes nouveaux se sont posés alors, comment ils se sont résolus ou doivent se résoudre, ce sont là questions qui devaient captiver notre auteur. Aussi bien ses « Etudes historiques et nationales » ne seront pas de simples narrations, mais une recherche pénétrante du sens de notre histoire et de son évolution. Faudrait-il rappeler ici la magistrale étude sur « les landsgemeinde de la Suisse », où Rambert se plaît à saisir dans son exercice la démocratie à l'état pur ? Pages pittoresques souvent, et quelquefois aussi d'une solennelle grandeur.

Si sommaires que soient ces notes, elles ont pu donner au moins un aperçu de la variété, de la richesse des sujets abordés dans les *Alpes suisses* et les morceaux connexes. Après quoi, c'est un centenaire que nous célébrons cette année ! Depuis que Rambert écrivait, bien des choses se sont passées dont on répète volontiers qu'elles ont transformé le monde. Qu'on donne à sa mémoire un salut en passant, mais faudrait-il rouvrir ses livres ?

On n'y peut obliger personne, mais on peut affirmer à ceux qui le feront qu'ils seront frappés beaucoup plus par l'actualité de sa pensée que par ce qui, parfois, pourrait leur paraître vieilli. Quelques crises que l'on traverse, jamais le présent ne saurait s'affranchir du passé où plongent ses racines et qu'il continue malgré tout. Et s'il est des moments où l'on doit être heureux d'avoir en effet des racines, n'est-ce pas ceux où les rameaux sont battus par des vents contraires ?

Rambert a su, de notre histoire, dégager des principes aussi sûrs aujourd'hui qu'au déclin du siècle dernier. N'était-ce pas, d'ailleurs, pour mieux préparer l'avenir que, d'une plume infatigable, il nous énumérait nos ressources, nos déficits, et qu'avec ces accents quelquefois prophétiques de chroniques écrites après 1870, il traçait à notre politique un programme à la fois si net et si conforme à nos intérêts supérieurs ?

Il a dit un jour du bon sens, qu'il louait chez un autre : « Le bon sens est chose profonde, il vient de l'âme ;... il est sentiment et droiture... » Eh bien ! à prendre ainsi ce mot dans son acception la plus haute, l'œuvre de Rambert tout entière est une école de bon sens.

Serait-elle, aujourd'hui, dépourvue d'actualité ?
Ed. Vautier.

Le broussetou vaudois.

*Du vigneron vaudois, je porte le costume
Cet ample broussetou, chaud comme une toison ;
Ce tricot roux ou brun, fait selon la coutume,
De laine de brebis filée à la maison.
C'est là le vêtement que j'endors en ma chambre ;
Ainsi que l'almanach, il indique le temps :
De boutons en boutons, il se ferme en novembre
Et s'ouvre avec la rose au souffle du printemps.
Ahi, vous le dirai-je ? Il me tient lieu de muse,
Sans lui mon vers s'éteint et la rime le fuit ;
Il a quelque vertu dans ses poches infuse :
Ce qui me vient de bon, ne me vient que par lui.
Rien qu'à considérer sa laine nuancée,
Ici d'un roux plus brun, là d'un fauve plus clair,
L'image du pays flotte dans ma pensée
Comme, aux brises du soir, flotte un parfum dans l'air.*
Eugène Rambert.